

MAHERISOA HUGO 3^{ème} A

Collège Notre-Dame 10 rue Sauzéat 07100 ANNONAY

Mail : gncpnd@magic.fr

Professeur de français : Madame Florence MOURET

Dernières paroles

Me voici, gisant tel un mort dans cette cellule humide, respirant le doux parfum des ténèbres. Moi, Alphée Timores, ennemi du système, n'avais que pour seul avenir en ces jours une pitoyable mort, enfermé en ces quatre murs. Allongé sur mon matelas délabré, j'attendais. Je patientais en écoutant le son régulier des gouttes d'eau qui s'échappaient du vieux robinet encrassé qui me servait d'abreuvoir, moi la bête enragée. Sur ma petite table de bois, quatre feuilles d'un blanc immaculé qui se démarquait de la noirceur de ces lieux, trônaient. J'avais quelques jours plus tôt, supplié que l'on me les donne. J'avais rampé aux pieds de ce soldat qui me gardait. Cet homme brun, emmitouflé dans son uniforme, avait une carrure imposante et malgré sa jeunesse, il avait dans le regard une froideur aussi glaciale que les hivers passés en cette cellule. Un cœur de marbre semblait battre dans sa poitrine, malgré mon caractère effronté, il m'effrayait. A chaque fois que je m'adressais à lui, il me forçait à m'agenouiller pour souligner sa domination mais surtout la piètre valeur de ma personne. La dernière fois, ce fut afin de me procurer ces simples feuilles sur lesquelles j'inscrirais les derniers écrits de l'homme que j'étais.

Mon exécution était prévue pour aujourd'hui. Le temps qu'il me restait se consumait chaque secondes et je voyais déjà cet homme me prendre et m'amener à ma sentence. Lorsque cette pensée me traversa l'esprit, j'entendis comme par prémonition des pas lourds, ceux de la mort qui venaient reprendre mes entrailles. Je mirais les feuilles qui avaient conservé leur blancheur. J'allais donc m'éteindre, assassiné par ce système que j'avais toujours combattu, ma défaite était telle que je sentais la frustration monter et croître comme la crue d'un fleuve sous les déferlantes. C'était la frustration de n'avoir pu écrire, de m'être laissé vaincre et de laisser derrière ces trois années de réflexion, de simples feuilles vierges. Ce sort funeste que je maudissais aurait donc raison de moi sans que subsiste derrière moi ne serait-ce qu'une seule tâche d'encre. Le soldat vint et déverrouilla la porte. Je levai la tête et croisai son regard. À cet instant, je sentis une étrange sensation : un frisson me traversa tandis que pendant quelques secondes je ne pouvais plus me mouvoir. Le temps était comme gelé. Mon regard était toujours plongé dans celui du soldat. Il fit chaud, tout à coup. Lorsque je pus bouger à nouveau, tandis que la fraîcheur retombait, un frisson et une angoisse me traversèrent à nouveau le dos. Quel fut cet événement si bouleversant ? Mon cœur s'emballait tandis que moi-même j'avais perdu mes repères. Un bourdonnement avait perturbé mon audition pendant quelques instants. Je relevai la tête, me questionnant sur la situation du garde qui venait me chercher. Je m'effarai devant cette constatation : il n'était plus ici. La porte quant à elle, était verrouillée ! Que m'arrivait-il ? Mon regard fut captivé par le blanc toujours intact de ces feuilles qui trônaient éternellement sur la table. Cette couleur parfaitement nacrée semblait m'appeler. J'appelai le soldat qui, il y a quelques minutes, était ici pour m'emmener :

- Soldat ! Je vous supplie de venir à moi ! Etes-vous toujours en ces lieux ? Je vous en conjure hâtez-vous d'accourir !

- Votre exécution n'est que dans deux heures, vous n'avez nul besoin que je vienne à vous. Que vous ayez un problème ou non je ne viendrai en aucun cas. Savourez vos derniers instants et laissez-moi me morfondre de votre départ avec autant de tristesse qu'il y en avait dans votre gémissement d'espoir. Et si ce n'est que l'angoisse qui vous tourmente, frappez les murs de votre cellule et ensanglantez-vous les mains. De toute façon, vous n'en avez plus aucune utilité si ce n'est de remplir les feuilles que vous m'avez demandées.

Je m'assis alors sur le tabouret, pris un stylo en main et attendis que l'inspiration vienne. Instantanément, des centaines de souvenirs me traversèrent. Ils affluaient avec prestance et fracas. Je n'entendais plus le son des gouttes d'eau et ne sentais plus les ténèbres ni le froid. Je vis, presque de mes propres yeux ma vie se projeter devant moi. Devais-je écrire sur ce papier tout ce que je voyais ?

Devais-je raconter comment j'avais vu la mort à l'âge de dix ans lorsque ma mère fut égorgée sous mes yeux par mon père ivrogne. Devais-je décrire à quel point j'étais couvert de bleus et avec quelle force mon paternel me violentait de ses larges mains. Étais-je en droit de décrire le corps de ma mère se vider de son sang et gisant sur le parquet, l'air puant l'alcool s'infiltrant en mes poumons? Après cet assassinat, je réussis à échapper à mon père en quittant la maison. Je me souviens de la neige qui tombait abondamment, du froid qui me glaçait tandis que je pleurais à chaudes larmes. Je revois l'enfant que j'étais, affronter l'hiver et courir à vive allure en quête de la moindre lueur d'un foyer. Ce fut finalement à la porte d'un couple de retraités que je vins frapper. Peu de temps après, ils prirent la décision de garder l'enfant balaféré que j'étais, malgré leur grand âge.

La vision de ces souvenirs me brassait la chair et je ne pouvais retenir ce flot de larmes en repensant à cette famille qui repose sous terre aujourd'hui. Je me mis à gémir à haute voix :

- Pourquoi me montrer cela hein ? Serait-ce toi la mort qui joue avec ma vie avant de me l'ôter promptement ? La vicieuse que tu es n'a-t-elle donc aucune peine à faire pleurer un homme qui vit ses dernières heures ? Je te maudis toi qui te joue de mon risible sort, toi qui jouis de ton pouvoir, toi qui amène mes remords alors que j'étais censé mourir comme le misérable combattant que je suis ! Ris de mon discours, je te l'autorise. Mais ne me montre pas ce pénible passé qui rend ma sentence bien plus impitoyable.

Le soldat ouvrit brusquement la porte :

- Quel est donc ce monologue que vous hurlez là ? L'heure est venue « misérable combattant ». Maudis-la tant que tu voudras mais la mort t'attend déjà et je serai celui qui te livrera à elle.

J'étais revenu deux heures avant ma mort pour n'écrire qu'une seule page, voilà une belle trace que je laisserais là. Je posai mon regard sur celui du soldat tout en me levant. De nouveau, l'obscurité laissa place à une lumière étrange, le temps se figea encore et nos deux corps se pétrifièrent comme pris dans la glace. Après le même bourdonnement insoutenable, l'obscurité revint et l'homme n'était plus là. Je l'appelai de nouveau :

- Soldat ! Dans combien de temps serais-je mort ?

- Il vous reste deux heures.

Encore ce phénomène, je perdais la raison. Mais puisque j'avais du temps, je devais écrire et remplir ces pages encore blanches.

De nouveaux souvenirs vinrent. Cette fois-ci cela concernait mes années scolaires en tant que collégien. Malgré le fait que celles-ci ne furent point baignées de joie continue, quelques passages de ce brin de vie furent féconds en bonheur. Je voyais le visage de ceux qui avaient égayé ces jours amers, ceux d'Elena, Amalia, Séraphine et Alma. Trois jeunes filles et un jeune garçon qui auront été si importants pour moi, alors que la mort me nargue je leur dédie un dernier éclat de joie, un dernier soupçon de vie. Mais devais-je également inscrire en ces pages le cruel amour qui n'eut pas la moindre miséricorde à me torturer sans cesse ? Comment résumer en cette simple feuille les innombrables envolées métaphoriques que je vouais à cet être ? Serait-ce judicieux de penser à elle tandis que ma fin approchait bruyamment ? Je ne pouvais me résoudre à nier ce nom à la sonorité si belle, cela serait bien trop ridicule dans cette tragédie que de mentionner un amour si puissant. Il se prénommaient Elios et l'emploi de ce « il » me tourmentait à nouveau. En effet, j'étais un jeune homme qui en aimait un autre, était-ce blâmable ? Chaque jour mon cœur s'emballait à sa vue, l'exaspération m'assaillait. Cet amour devenait un bel exemple du fléau qu'est la peur de la différence, et sa condamnation, elle s'immisçait partout jusque dans les battements de mon cœur. C'était rude de devoir assumer à quel point il pouvait être beau, assumer que j'étais dépendant de lui tel mon père à son breuvage. Chaque seconde pendant lesquelles Elios n'était pas là n'était qu'impatience et vacuité, toutes ses facultés étaient pour moi les plus admirables et les plus respectables, chacune de ses paroles reflétait sa beauté, présente en tout point. Était-ce blâmable d'aimer un autre homme à ce point ? Je ne percevais que privation dans la description de cet amour extravagant. Mon bourreau ouvrit la porte à nouveau, les deux heures s'étaient envolées :

- Il est l'heure, l'inspiration vous est venue bien tardivement, tant pis, c'est une œuvre inachevée qui demeurera ici...

-Mon œuvre sera achevée, si elle ne l'est par l'écrit, elle le sera par ma mémoire. Je l'emporterai avec moi et c'est l'encre de ce qui n'aura pas été inscrit qui coulera avec mon sang souillé de vos regards pervers.

Après ces mots, tout s'enchaîna cette fois-ci plus rapidement : la lumière, le vide, le froid. Du temps m'avait de nouveau été accordé mais cette fois-ci, je devais poser le dernier point et remplir cette dernière page encore blanche. Alors je renouvelai ma demande au soldat :

- Combien de temps me reste-t-il cher ami ?

- Je ne pense pas que vous soyez en droit de m'appeler ainsi. Malgré le fait que je me morfonde de votre départ. Cela fait maintenant trois ans que je vous garde et malgré nos brèves conversations je ne vous ai jamais révélé qu'au temps où vous étiez un révolutionnaire je vous admirais et bien que je sois du système que vous combattez je vous ai finalement apprécié au point de regretter votre mort. Sachez que vous êtes pour moi un grand homme et je partageais vos idées. Malgré cela je suis un subordonné de ce régime et je dois suivre les ordres.

-Si vous tenez ce discours, cela n'a aucun sens de m'admirer, si vous partagez mes idées vous allez à l'encontre de celles-ci.

À nouveau, je devais remplir une page, mirant ma propre vie défilier. Je vis à présent, mes années de jeune adulte. Après la mort de ma famille, la fin de mes longues études de lettres, je m'étais lancé dans un combat contre le système en place. À l'époque, j'étais un journaliste réputé et mes idées étaient déjà opposées à celles de ceux qui nous gouvernent. Puis, la crise économique atteint un sommet critique. Les dérèglements climatiques, cette précarité grandissante et l'affut de populations exilées ; provoquèrent la naissance d'un nouveau régime politique qui enfouissait nos droits et nos libertés sous l'argent de ces dictateurs avides de pouvoir. Les inégalités s'étaient creusées de jour en jour. La seule justification que l'on nous clamait prétendait que nous étions désormais bien trop nombreux pour que l'égalité subsiste. La paix, selon eux, ne pouvait demeurer si nous tous, gardions nos libertés et nos droits et surtout si ces réfugiés climatiques venaient à les acquérir. La hiérarchie sociale devait donc l'emporter pour maintenir l'ordre dans un contexte de violences naissantes. Les machines avaient remplacés les Hommes alors que ceux-ci devaient travailler toujours plus. L'Homme brillait dans toute sa splendeur. Tandis que mon pays changeait de jour en jour, je m'effarais toujours plus devant l'absurdité de ce progressif liberticide qui avait lui-même succédé à une aberration. Alors je me mis à écrire des articles plus poussés et plus engagé politiquement afin de réveiller le monde. Malgré ma forte notoriété je n'étais qu'un homme et je ne pouvais le changer seul. Après avoir manifesté dans de nombreux pays, publié plus de deux cents articles, et engendrer un mouvement révolutionnaire dans mon pays, je devins une menace trop importante pour les dirigeants.

Mon parti révolutionnaire devint un des plus importants. Je pris connaissance d'écrits d'un autre dissident anonyme de plus en plus influant. Ces textes témoignaient des droits que nous avions perdus en tant que citoyens. Il comparait ce régime à certaines dictatures anciennes. Je pris alors la décision de rencontrer cet homme et de m'allier à lui tandis que j'étais dans la ligne de mire des hauts dirigeants. Je le rencontrai quelques jours plus tard et je fus stupéfait de voir se présenter devant moi un grand homme blond. Il se présenta à moi en tant qu'Elios Létaire. Ma surprise fut grande. Il était toujours aussi beau. Notre alliance fut conclue et bien que nous nous fussions reconnus, notre relation fut celle de deux alliés politiquement engagés. Quelques mois plus tard, je fus arrêté par les autorités, enfermés et faussement accusé du meurtre de d'Elios.

Le voici désormais, marchant pour la dernière fois songeant aux quatre pages qu'il avait laissées. Il arrivait en vue de l'échafaud, le régime avait réinstauré les exécutions publiques. On l'agenouilla et le soldat qui l'avait cette fois-ci emmené pointa une arme sur lui. Avant de tirer il lui dit tout bas :

- J'emporterai vos écrits afin qu'ils ne soient pas détruits. Adieu Alphée Timores.

Il tira.

Tandis qu'Alphée s'effondrait, le film qu'il vit lors de ces deux heures d'attente repassa à nouveau. La dernière image qu'il perçut avant que le néant ne le gagne fut celle du visage de cet amour ayant traversé ses années, le visage d'Elios. Le soldat quitta les lieux avec promptitude. Dans les jours qui suivirent, il légua les feuilles d'Alphée à un jeune éditeur étranger qui les publia par la suite. Quelques années plus tard, un succès littéraire fut récompensé et lu par beaucoup. Un écrit de seulement quatre pages. Il était signé de la main d'Alphée Timores.

Hugo Maherisoa

